

Monsieur le Ministre représentant M. le Président de la République,
Monsieur le Ministre,
Écouteuses,
Madame les Maréchaux,
MM. les Officiers Généraux,
MM. les Présidents,
Mesdemoiselles,
Mes chers Compagnons.

DISCOURS
DU GÉNÉRAL CHAMBE
A L'INAUGURATION
DU PONT DU GARIGLIANO

C. E. F., qui participèrent à la victoire, soit également disparus de ce monde : le général GROSSET le général commandant la 1^e Division française libre, tombé au cours de l'œuvre d'indépendance en France ; le général SKYBZ, alors commandant la 4^e Division française de montagne ; le général DODD, commandant le 2^e D

A PARIS LE 24 AVRIL 1967

Le général de Lattre de Tassigny, qui, avec le Garigliano et la chute de Rome, prit le commandement d'un Corps de l'Armée consacré avec la 4^e D. M. M. et le Groupement des Tabors napolitains du général GUILLERME pour échapper (le nom est du général JUIN) à manœuvres couvertes de sortes épouvantables permettant de gagner de vitesse l'ennemi et de précipiter sa retraite.

Et tant d'autres camarades, officiers ou soldats qui, eux non plus, ne sont plus là !

Il n'est pas possible en aussi peu de minutes de retracer ce que fut cette bataille, chef-d'œuvre de stratégie et miracle des forces morales. Elle doit prendre rang parmi les victoires les plus pures de notre histoire militaire. Je me bornerai à vous en faire revivre l'atmosphère exultante.

Reportons-nous à cette époque :

au mois de mai 1944, la situation de la France est sans exemple dans toute son histoire. Elle est depuis quatre ans entièrement occupée par les armées nazies, pas un mètre carré de son territoire n'échappe à leur domination.

Monsieur le Ministre représentant M. le Président de la République,

Monsieur le Ministre,

Excellences,

Mesdames les Maréchaux,

MM. les Officiers Généraux,

MM. les Présidents,

Mesdames et Messieurs,

Mes chers Camarades,

C'est avec beaucoup d'émotion et de tristesse qu'il me faut évoquer devant vous la bataille du Garigliano, alors que le maréchal JUIN, le magnifique chef qui nous conduisit à la victoire le 11 mai 1944, nous a quittés voici déjà plus de deux mois, à la suite d'une longue et cruelle maladie.

Nous avions tant espéré qu'il serait encore là, parmi nous, pour recevoir le solennel hommage rendu aujourd'hui par la Ville de Paris à ses soldats !

Du moins, n'est-il pas parti sans avoir su qu'un pont sur la Seine porterait le nom du Garigliano. Cette pensée a certainement éclairé ses derniers jours. Que Paris en soit remercié !

Nous sommes attristés aussi à la pensée que plusieurs des glorieux chefs du C. E. F., qui participèrent à la victoire, ont également disparu de ce monde : le général BROSSET le premier, commandant la 1^e Division française libre, tombé au cours de l'avance libératrice en France ; le général SEVEZ, commandant la 4^e Division marocaine de montagne ; le général DODY, commandant la 2^e Division d'infanterie marocaine.

Le général DE LARMINAT enfin, qui, après le Garigliano et la chute de Rome, prit le commandement d'un Corps de Poursuite, constitué avec la 4^e D. M. M. et le Groupement de Tabors marocains du général GUILLAUME pour *inonder* (le mot est du général JUIN) le massif montagneux couvert de forêts impénétrables permettant de gagner de vitesse l'ennemi et de précipiter sa retraite.

Et tant d'autres camarades, officiers ou soldats qui, eux non plus, ne sont plus là !

Il n'est pas possible en aussi peu de minutes de retracer ce que fut cette bataille, chef-d'œuvre de stratégie et miracle des forces morales. Elle doit prendre rang parmi les victoires les plus pures de notre histoire militaire. Je me bornerai à vous en faire revivre l'atmosphère exaltante.

Reportons-nous à cette époque :

Au mois de mai 1944, la situation de la France est sans exemple dans toute son histoire. Elle est depuis quatre ans entièrement occupée par les armées nazies, pas un mètre carré de son territoire n'échappe à leur domination.

Aussi, la guerre que mènent les Français qui, à l'extérieur, ont pu reprendre les armes, revêt-elle le caractère d'une croisade.

Avec le Corps Expéditionnaire Français d'Italie, c'est la première fois que des forces françaises à effectif d'armée vont se retrouver face à face avec l'armée allemande, au cours d'une grande bataille frontale.

Certes, depuis le jour funèbre de l'armistice de 1940, le drapeau tricolore n'avait jamais cessé, pour l'honneur de la France, de figurer sur les champs de bataille, grâce aux Forces Françaises Libres du général DE GAULLE.

Les soldats de Kœnig avaient victorieusement combattu à Bir-Hakeim, ceux de Leclerc à Koufra. Les Alliés leur avaient rendu hommage. Certes l'Armée d'Afrique, dont l'existence avait été sauvegardée et augmentée clandestinement par le général WEYGAND puis par le général JUIN, avait repris les armes sous les ordres du général GIRAUD le 8 novembre 1942, jour du débarquement des Américains et des Anglais en Afrique du Nord.

Comme les troupes du général DE GAULLE, cette armée était animée du désir ardent de revoir en liberté l'ennemi, sans barreaux ; elle avait pris une part active et glorieuse à la Campagne de Tunisie, elle s'était battue avec l'armement dérisoire concédé par la convention d'armistice, elle avait soulevé la surprise admirative de nos Alliés, mais cela n'était pas encore suffisant pour effacer la trace du désastre de 1940. Il fallait une grande bataille livrée et gagnée par des Français pour relever nos drapeaux et permettre à notre pays d'avoir sa place à la table du traité de paix, au jour de la victoire.

En portant la guerre en Italie, les Alliés poursuivaient un double objectif : ouvrir un front en Europe occidentale afin de soulager la Russie engagée dans une guerre gigantesque, attirer au fond de la péninsule, loin des rives de la Manche, le maximum possible des réserves stratégiques allemandes en position centrale sur le Rhin ; elles feraient défaut à l'ennemi, le jour du débarquement allié en Normandie, prévu pour la fin de mai 1944. Il était donc nécessaire d'attaquer à l'avance sur le front italien.

A ces deux objectifs, le Corps Expéditionnaire Français en ajoutait un troisième, plus haut que tous les autres, un objectif d'ordre moral, d'ordre spirituel : rétablir l'honneur de la France atteint en 1940. Le bruit s'était répandu que ses généraux n'étaient plus des stratèges, que ses officiers ne savaient plus commander, ses soldats plus se battre. Le C. E. F. ferait la preuve du contraire !

Par suite des événements, il se trouvait être en Italie le mandataire de la France. Officiers et soldats brûlaient de se battre. Ils étouffaient. Ils avaient la bouche pleine de la terre amère de la défaite, de l'humiliation de la défaite !

Faire le sacrifice de sa vie était pour eux une expression vide de sens ; ce n'était pas un sacrifice mais un privilège. Etre tué en marchant en avant, ce n'était pas mourir mais ressusciter !

L'anathème lancé contre ses chefs par un gouvernement français prisonnier de l'ennemi était sans valeur. Non, les soldats français d'Italie n'étaient pas

des rebelles, des réprouvés. Ils plaisantaient entre eux de ce paradoxe cruel. Les condamnations lancées contre leurs généraux, leur enlevant la qualité de Français, étaient des condamnations postiches. C'était une main française qui les avait signées, mais l'Allemagne nazie tenait le poignet. On s'en expliquerait plus tard, on se jetterait dans les bras les uns des autres après la victoire ! Comment imaginer qu'il en serait autrement ?

C'était là la pensée profonde des combattants du C. E. F.

Ils sont à la veille de livrer une grande bataille dont le sort peut hâter la délivrance de leur patrie. Le général JUIN le leur a dit dans sa proclamation. Ils ont le cœur de toute la France avec eux et ils le savent ! Ce sera là leur grande force.

L'ordre de bataille comprend quatre superbes divisions. De la droite à la gauche, la 1^e Division Française Libre du général BROSSET, la 2^e Division Marocaine du général DODY, la 4^e Division Marocaine de Montagne du général SEVEZ, la 3^e Division Algérienne du général DE MONSABERT.

Derrière le front, tout le groupement de Tabors du général GUILLAUME, fort de 20 000 cavaliers et fantassins. Ce groupement, en attente, va former dès qu'il y aura percée, un Corps de Montagne, avec la 4^e D. M. M. de SEVEZ et se lancer dans la brèche sur les arrières de l'ennemi.

Avec l'artillerie et le génie d'armée et les services, c'est au total plus de 120 000 hommes qui vont être jetés dans la bataille.

C'est grâce à l'Amérique que ces belles troupes ont été entièrement rénovées, réarmées, rééquipées avec un luxe inouï de matériel et de munitions. Jamais les soldats français de l'Armée d'Italie n'oublieront la générosité de leurs frères d'armes américains à l'heure la plus sombre de notre histoire, ni l'aide britannique. Américains et Anglais ont combattu au coude à coude avec nous et versé leur sang, comme déjà en 1914-1918, pour la défense de la France et de l'Europe. Les combattants du C. E. F. n'oublieront pas non plus l'aide d'une partie de la population italienne anxieuse de se libérer de l'emprise nazie.

Le terrain est extraordinairement difficile, en pleines Abruzzes, hérissé d'abrupts sommets, tous tenus par l'ennemi, sur une ligne fortifiée qu'il juge inexpugnable, la *Ligne Gustav*, avec ses blockhaus en quinconces, ses champs de mines, ses lance-flammes.

Qui donc serait assez fou pour oser l'attaquer dans ce secteur ? Pas de chemins dans la montagne, à peine quelques sentiers de mulets ou de chèvres. L'emploi des chars y est manifestement impossible, si ce n'est aux deux ailes, à droite dans la boucle du Garigliano, à gauche vers le village fortifié de Castelforte, en admettant encore que l'infanterie ait réussi à rompre le front au centre, en neutralisant les feux des sommets qui le jalonnent, le Girofano, le Cerasola, le Feuci, le Faito, le Ceschito et à cinq kilomètres plus en arrière le terrible mont Majo, avec ses 940 mètres, clef de voûte de toute la défense allemande.

Véritable gageure !

C'est pourtant là le plan d'attaque d'une incroyable audace du général JUIN. Il a été adopté par les Alliés après bien des discussions, bien des hésitations, Il avait fallu la force de persuasion de JUIN, sa dialectique précise et imagée, appuyée auprès du général ALEXANDER par le général GIRAUD, alors encore commandant en chef, appuyé aussi auprès du général Maitland WILSON, chef supérieur du Théâtre d'opérations en Méditerranée, par le général DE GAULLE, Président du Comité Français de Libération Nationale, pour que ce plan fût finalement adopté !

Les trois chefs français, DE GAULLE, GIRAUD et JUIN, imbus de la doctrine napoléonienne, attaquer avec le maximum possible de forces là où l'ennemi ne vous attend pas, étaient convaincus du succès. Ils avaient demandé et obtenu que l'attaque principale, en pleine montagne, fût exécutée par le Corps Expéditionnaire Français.

A vrai dire, si le général Mark CLARK, commandant la V^e Armée Américaine, avait donné son adhésion sans réserves à ce plan, il n'en allait pas de même du côté britannique.

Le général ALEXANDER comptait que, malgré tout, ce serait l'armée anglaise qui conduirait l'action dans le couloir de Cassino et obtiendrait la percée en direction de Rome.

Or, d'après le plan de JUIN, les forces anglaises, fortes de deux corps d'armée, le 13^e Corps Canadien et le Corps Polonais du général ANDERS devraient se borner à prononcer, à droite, une attaque de diversion, toujours au même endroit (puisque le général ALEXANDER y mettait un point d'honneur et prétendait réussir à passer, cette fois, dans le terrible couloir de Cassino).

JUIN n'avait aucune illusion à ce sujet, étant donné les formidables défenses de la vallée.

Dans le même temps, les Américains, avec leur fameux II^e Corps, opéraient à gauche, à Santa Maria Infante, sur la bande côtière, très étroite, de la Mer Thyrénienne.

Satisfaction avait été donnée aux Français. C'était un grand honneur en même temps que la responsabilité la plus lourde. Sur eux reposait désormais tout le poids de la victoire... ou de la défaite.

Au soir du 11 mai, l'ordre du jour du général JUIN a été diffusé à tous les échelons. Il est aujourd'hui historique.

11 mai 1944.

Combattants français de l'armée d'Italie, une grande bataille dont le sort peut hâter la victoire et la libération de notre Patrie s'engage aujourd'hui.

La lutte sera générale, implacable et poursuivie avec la dernière énergie. Appelés à l'honneur d'y porter nos couleurs, nous vaincrons comme nous avons déjà vaincu, en pensant à la France martyre qui nous attend et nous regarde.

En avant !

JUIN

Cet ordre a été lu parfois à voix basse à quelques pas de l'ennemi, à la lueur d'une lampe de poche abritée d'un pan de capote. A entendre ces phrases martelées, bien des yeux se sont mouillés de larmes de fierté. Je ne vous décrirai pas ce que fut cet assaut mené à 23 heures, en pleines ténèbres, sans préparation d'artillerie, pour permettre aux Anglais de démarer par surprise dans leur secteur, en franchissant le torrent le Rapido, avec de l'eau jusqu'à la ceinture. Malgré l'élan magnifique des troupes ce fut un échec et malheureusement coûteux. Le jour levé, il apparut que partout la ligne allemande avait tenu, sauf en un point, où le 8^e Tirailleurs Marocains du colonel MOLLE avait réussi à enlever le Faito.

A Castelforte aussi, le 4^e Tirailleurs Tunisiens du colonel GUILLEBAUD, à la division MONSABERT, le célèbre 4^e R. T. T. du Belvédère, avait bien réussi à pénétrer dans les premières maisons, mais sans pouvoir en déboucher.

Il était maintenant 13 heures. Partout le combat s'était de lui-même arrêté, éteint. Les hommes se terraient, s'incrustaient dans le sol parsemé de rochers. Des nappes de balles les clouaient sur place. C'est alors que le général JUIN, commandant en chef, va donner sa mesure. Il a sauté dans sa jeep, accompagné du lieutenant VOIZARD. Il franchit le Garigliano sur le pont du Mouflon établi par le génie, et, malgré les officiers qui veulent le retenir, monte en première ligne, sur le champ de bataille.

Les hommes le reconnaissent vite, avec sa silhouette familière et aimée, en short, la chemise large ouverte sur le cou, son petit béret noir timbré des cinq étoiles, le colt à la hanche, son éternelle cigarette non allumée à la pointe des lèvres.

Sa présence ranime la confiance. Les gradés se disent les uns aux autres :

— S'il est venu jusque-là, c'est que ça va aller ! Ça gaze ! Ça va marcher !

Au passage, il a tenu à réconforter les blessés, apportés dans les deux ambulances chirurgicales installées au bord même du Garigliano et dirigées par deux femmes au grand courage, la comtesse DU LUART et la générale CATROUX. Les vastes tentes ont été montées en avant des positions des batteries françaises, c'est-à-dire sous le feu de l'artillerie ennemie, ce qui est d'une grande témérité. Mais qui n'est pas téméraire au C. E. F. ? Toutes deux rivalisent de calme et d'audace avec leur personnel : médecins militaires, infirmières, ambulancières. Deux ambulancières ont été tuées au milieu des soldats, M^{me} Marie Lorette et M^{me} Mattéa Nalbert, en allant relever des blessés.

JUIN s'informe auprès des généraux, des colonels, des officiers, des hommes de troupe, dédaignant les éclatements d'obus. Ah ! si l'ennemi reconnaissait sa silhouette ! Deux fois dans les jours qui viennent les balles le manqueront de très près. Il sera intenable dans le mouvement en avant !

Il juge la situation sur place, il écoute et il voit. Il va prendre sa décision, s'élever au plus haut rang des plus grands chefs militaires. Sa responsabilité est écrasante. Il est, à cette heure, au point culminant de sa vie, seul responsable de la victoire ou de l'échec. Il sera comptable devant la France du sang versé.

Que de morts déjà ! On les lui nomme : le commandant DELORT, le héros de la Ménarde, du Monna Casale, tué ; le commandant DE TARRAGON, ce seigneur entraîneur d'hommes, tué ; tués les capitaines RAYNAUD, DE PRIGNY, DE LABORDE, les lieutenants BONNET, FAUROUX, MERREAU, GRANIER, LEBRUN, PIOBETTA ; les commandants DE FOUCAUROUX, JANNOT, blessés et beaucoup d'officiers, trop d'officiers irremplaçables ! Et que d'hommes aussi, de magnifiques soldats !

Cette attaque de nuit avant le lever de la lune et sans préparation d'artillerie a été mortelle.

JUIN va-t-il arrêter l'offensive pour arrêter les pertes comme NIVELLE en 1917 au Chemin des Dames, ou la poursuivre pour forcer le destin ? Le Garigliano sera-t-il un nom de victoire ou de défaite ?

Sa décision est prise. Choisit-on entre les ténèbres et la lumière ? La France ne peut consentir à retourner d'elle-même au tombeau. La victoire est indispensable.

Il sent autour de lui une volonté unanime. Tous « en veulent », exaspérés mais non découragés, les chefs, les officiers, les hommes.

MONSABERT est, comme toujours, plein de bonne humeur goguenarde, DODY et SEVEZ, calmes, fermés, mais résolus, BROSSET plus dynamique et intrépide que jamais.

Au groupement de Tabors, le général GUILLAUME ronge son frein, espérant toujours la percée. L'état d'esprit est partout le même, on veut « remettre ça ». Il tient dans la réponse lapidaire que lui fait le capitaine DE BELSUNCE, commandant de compagnie au 5^e Tirailleurs Marocains :

— *Tout le monde passera, mon Général, même les morts !*

Revenu à son quartier général, JUIN a dicté ses nouveaux ordres à son état-major transfiguré de joie. Il y a là les généraux CARPENTIER et ZELLER, chef et sous-chef d'état-major, le lieutenant-colonel LOTH, les commandants PEDRON, ALLARD, quelques autres.

JUIN, les mains passées à plat dans son ceinturon, le colt à la hanche, dicte, sans que la cigarette tombe de ses lèvres, la même cigarette non allumée qu'il avait déjà là-haut sur le Faito à 13 heures. Il est 20 heures.

Sportif, alerte, il est d'une merveilleuse vitalité, d'une éternelle bonne humeur, le regard vif, avec une pointe de malice.

Il dicte.

Et c'est le fameux Ordre général d'opérations n° 14, daté du 12 mai 1944, à 20 heures. On le connaît :

Attaque reprise demain matin 13 mai à 4 heures. Mission du C. E. F. sans changement : Rupture du front ennemi. Exploitation immédiate.

Suivent les ordres de détail pour l'opération décomposée en deux temps, l'appui direct d'artillerie, les barrages roulants, l'infanterie serrant au plus près.

JUIN signe. L'ordre est porté à toute allure, diffusé jusqu'aux unités de première ligne, accueilli avec un mélange de gravité et d'allégresse. On avait eu si peur que tout fût arrêté, qu'on réintégrât la condition de vaincus ! Mais non, on avait confiance ! Avec JUIN, c'était impossible !

Et au point du jour, à 4 heures, c'est la grande attaque qui recommence, avec les mêmes hommes, car le Corps Expéditionnaire Français, coupé de France, n'est pas assez riche pour s'offrir des relèves ! Il lui faudra attendre, pour en recevoir, de débarquer en Provence, où il deviendra la Première Armée Française, sous les ordres du général DE LATTRE DE TASSIGNY, cet autre grand capitaine, qui la conduira des rives du Rhône à celles du Rhin et du Danube.

Comme la veille, les échelons d'assaut suivis des groupes de combat s'élèvent sur la pente. Les 155 longs du général CHAILLET, après leurs quarante-cinq minutes de préparation, ont levé le tir, aussitôt remplacés par les 105 qui tendent à 30 mètres devant la première vague, avec une précision diabolique, un rideau protecteur incandescent, qui avance pas à pas avec elle.

L'immense ligne de bataille française surgit des ténèbres du Garigliano, hérissée d'armes et de baïonnettes qui scintillent à la fois aux reflets bleus du clair de lune et rouges de l'aurore. C'est vraiment la France qui sort de son tombeau et monte vers le soleil !

Les hommes qui forment cette armée viennent de tous les horizons. Il y a là les F. F. L. qui portent, cousue sur le bras droit, la Croix de Lorraine sertie d'écarlate, il y a, bien plus nombreux, les Français d'Algérie, de Tunisie, du Maroc, d'A. O. F., tous officiellement remobilisés. Ils ont, avec une joie grave, remis sac au dos pour délivrer la France, ce sont ces Pieds-Noirs aujourd'hui crucifiés ; il y a les Evadés de France, à travers l'Espagne au péril de leur vie, plus de 25 000, l'effectif d'un Corps d'Armée. Beaucoup d'autres ont échoué et pris au passage sont allés mourir dans les camps d'extermination d'Himmler ; il y a les engagés qui ont triché sur leur âge pour l'honneur de porter les armes, des hommes de 50 ans, des collégiens de 17, de 16. On a fermé les yeux.

Il y a l'immense cohorte des Algériens de souche, les Tunisiens, les Marocains, les Musulmans, les Berbères et les Kabyles, descendants directs des guerriers numides d'Annibal. Tous arborent avec fierté le même insigne découpé par dizaines de mille dans le cuivre des douilles d'obus, à l'effigie du coq gaulois dressé et chantant pour faire lever l'aurore de la victoire,

cet insigne sacré qu'aujourd'hui, après bientôt un quart de siècle, les survivants de cette grande époque gardent jalousement parmi leurs souvenirs et leurs reliques, ici en France, et aussi là-bas, nous le savons, au fond des douars d'Afrique du Nord.

De tels hommes ne seront pas battus, c'est impossible. Ou alors que le ciel s'écroule ! Ils sont portés par la fierté et par la foi.

Que dis-je, il ne faut pas pour eux parler de foi mais de ferveur, pas d'espérance mais de certitude, celle de la victoire.

Il est des heures où les mitrailleuses ne peuvent rien contre les forces spirituelles.

Regardez les combattants du Corps Expéditionnaire Français d'Italie, ils comptent parmi les plus beaux soldats qu'ait jamais eus la France, les plus purs. Je vous l'ai dit, on n'en reverra jamais plus de pareils. Je vous en donnerai des exemples.

Mais qu'est cela ?

Souvenir saisissant que pas un combattant du Garigliano ne pourra oublier, il arrive que parfois s'établit un intervalle de silence, un point d'orgue dans le fracas de la bataille, alors on entend chanter par milliers les rossignols, au creux des ravins couverts de lauriers-roses.

Entre ces roulades d'amour et la brutalité de la guerre, le contraste est si poignant que les âmes les plus frustes en sont frappées d'une émotion mystérieuse.

Il n'y a pas que les rossignols qui chantent mais aussi les soldats qui montent à l'assaut. Ecoutez-les chanter !

C'est un chant que, lui non plus, on n'entendra plus jamais. Aux invocations guerrières et religieuses des Musulmans *La Allah ihl Allah !* se mêlent les strophes de la *Marseillaise* et du *C'est nous les Africains !* et aussi de longs cris de *Vive la France !* Dans le fracas de l'artillerie, il semble que l'on entende, du côté du Ceschito, comme les accents nasillards de galoubets et de flûtes berbères.

Le bruit court, incontrôlable, que le colonel *BUOT DE L'EPINE* a fait monter en ligne la *nouba* de son 2^e Tirailleurs, puis tout se perd dans le tumulte des clameurs furieuses. La première vague arrive au contact et coiffe les blockhaus.

Le général *JUIN*, très calme, observe du haut de la tour de Sessa-Aurunca le panorama du Garigliano. Il est 7 heures. Il y a trois heures que l'on se bat. On ne sait rien encore. Les fumées obscurcissent le ciel. *JUIN*, cette fois, allume sa cigarette. Cette cigarette sera-t-elle le cigare de Bismarck à Sadowa ? Elle le sera. Elle n'est pas éteinte qu'arrivent les premiers coups de téléphone, les premiers officiers de liaison, blancs de poussière, joyeux. Tout va bien. Le *Cerasola*, où hier il a eu deux sections carbonisées par les lance-flammes, est débordé par l'assaut furieux du 4^e Tirailleurs.

Plus à gauche, le 5^e a percé et se rue sur les pentes du *Girofano*. JUIN n'y tient plus, il saute dans sa jeep. Peu après, il est presque au contact de la mêlée, dans la cuvette de *Mas Ruggero* qui vient d'être enlevée. Il est si près qu'un instant il doit mettre revolver à la main. Comme un Maréchal de l'Empire, il stimule tout son monde sur le champ de bataille. On doit le retenir.

A 11 h 30, le *Feuci*, si abrupt et si âprement défendu, est enlevé. Alors le général *VON MACKENSEN*, commandant la XIV^e Armée allemande, se résigne. Il donne l'ordre de la retraite générale. Le radio, en clair, est capté par l'écoute française, aussitôt diffusé jusqu'à la première ligne. La ruée est alors générale.

A 15 heures, les voltigeurs du colonel *PIATTE*, du 5^e Marocains, apparaissent au sommet du mont *Majo*, clef de voûte de la défense allemande. L'avance est de 5 kilomètres. C'est la percée. Le front est enfoncé partout et cède par pans entiers.

Castelforte est enlevé par *MONSABERT*, il va pouvoir lâcher les chars de *BONJOUR* et de *LAMBIILY*. Le *Ceschito* est pris par *SEVEZ*, *BROSSET*, enfin libéré sur sa gauche des feux venant du *Girofano*, décuple les chars du 3^e Spahis des capitaines *DE GALBERT* et *DE BURON* qui vont foncer sur *San Appolinare* et *San Giorgio*.

GUILLAUME ronge toujours son frein avec ses goums, mais son heure va sonner :

— *Zidou l'goudem ! En avant !*
Il va se ruer dans la brèche entre *MONSABERT* et les Américains, l'élargir et parvenir jusqu'au *Petrella*, où ses goumiers vont se couvrir de gloire et déborder l'ennemi.

C'est une grande victoire qui, vers 17 heures, couronne le Corps Expéditionnaire Français. La 71^e Division allemande du général *RAAPKE* doit abandonner sur place la presque totalité de son artillerie.

A la tombée de nuit, un immense drapeau tricolore de 30 mètres est planté sur le sommet du *Majo*. Au bas de cette page d'histoire, c'est la signature, c'est le sceau, c'est le paraphe, la griffe de la France. A sa vue, qui atteste l'incroyable exploit, des unités américaines et anglaises hissent leurs casques au bout des baïonnettes. Le champ est libre. Cassino débordé ne signifie plus rien. Les Allemands l'abandonnent. Le 13^e Corps Canadien va pouvoir y pénétrer l'arme à la bretelle. Et le Corps Polonais du général *ANDERS*, après y avoir, la veille, laissé des monceaux de cadavres, occupera sans coup férir le mont *Cassin*, trois jours plus tard.

Les faits d'armes ont été nombreux sur cette terre d'Italie. Ils ont scellé une fois de plus et à jamais la fraternité d'armes franco-musulmane de l'Armée d'Afrique.

Le temps me manque pour en donner tous les exemples qui le mériteraient, mais comment ne pas citer au moins les trois que voici. Je les dédie à ceux qui n'ont pas su et auront pu entendre prononcer le mot impie de mercenaires.

Sur le Garigliano, le capitaine DE BELSUNCE du 5^e Tirailleurs Marocains, héritier de l'un des plus beaux noms de l'armorial de Gascogne, à peine a-t-il levé son stick pointé vers le Feuci :

— Allons, mes enfants, pour la France...

qu'il est tombé, tué d'une balle à la tête.

Comme ils l'ont fait déjà pour le lieutenant BOU-AKAZ, à la cote 470, trois tirailleurs relèvent aussitôt son corps et l'emportent avec eux, assis sur un fusil mis en travers. Ivres de fureur et de vengeance, ils chargent ainsi, avec lui, la ligne ennemie et ne le déposent que 200 mètres au-delà en l'adossant à un rocher, face en avant :

— Tout le monde passera, mon général, même les morts.

Et écoutez ceci. Retenez les deux exemples que voici. Ils se sont déroulés non sur le Garigliano, mais sur le Belvédère. Cela revient au même.

Le général GANDOËT, s'il est là, pourrait mieux que moi raconter le premier. Il l'a vécu.

Il était alors commandant au 4^e R. T. T. Redescendant du Belvédère, où son héroïque bataillon avait été décimé, un obus éclate au milieu de son groupe de commandement. GANDOËT est gravement atteint, l'épaule en sang. Un de ses tirailleurs, le 1^{re} classe Mohamed BEN GACEM, a été, lui, coupé en deux, il n'a plus de jambes. Mais il n'a pas perdu conscience. Voyant son officier blessé, il tire de sa veste son paquet de pansement individuel et le lui tend, en disant, écoutez bien, en disant :

— *Tu es blessé, ma Commandant. Tiens, prends ! Toi, il faut pas que tu meures, moi ça fait rien !*

Et à l'autre bout du champ de bataille, c'est un officier français, le capitaine TIXIER, du même régiment, qui, sans le savoir, va donner la réplique à tant de grandeur sublime. Il adore ses tirailleurs comme il est adoré d'eux.

Un éclat d'obus lui a enlevé tout le haut du visage, les deux yeux emportés. Blessure affreuse. Au poste de secours, l'évacuation est difficile sous le feu de l'ennemi. Peu de mulets peuvent passer. Le poste regorge de tirailleurs blessés.

Un muletier arrive enfin, un seul. On veut charger le capitaine TIXIER. On le cherche. On ne le trouve plus. Il s'est trainé au milieu des autres tirailleurs et a enlevé de ses épaules les trois barrettes de métal, insigne de son grade, afin qu'on ne le reconnaisse pas. Son ordonnance l'identifie enfin à ses chaussures. Comme on l'interroge sur la raison de son geste, il répond :

— *Je ne voulais pas être évacué avant mes tirailleurs ? Ils sont plus touchés que moi.*

Le capitaine TIXIER mettra trois semaines à mourir à l'hôpital de Naples, où son stoïcisme fera l'admiration des infirmières anglaises. Il écrira une lettre à sa femme :

— Je veux que mon fils entre à Saint-Cyr et devienne officier, le plus beau métier du monde.

Hommage aussi doit être rendu à l'armée allemande. Elle s'est remarquablement battue, en particulier aux 131^e et 194^e Régiments d'infanterie et au 115^e Panzergrenadiere. Des deux côtés, l'acharnement a été le même, on se hait mais on s'estime, on se tue mais on s'admire.

Le capitaine VON VITTEMBERG du 194^e, fait prisonnier devant Castelforte, au cimetière de Ventosa, encore couvert des gravats du combat, déclare en excellent français, lors de son interrogatoire :

— En France en 1940, nous avons cherché cette armée française dont nos anciens nous avaient parlé avec respect. Nous la redoutions, mais nous ne l'avons pas trouvée. On nous a dit alors qu'elle était morte. On nous avait menti. Nous la trouvons aujourd'hui en Italie.

HITLER avait donné l'ordre que les officiers supérieurs français faits prisonniers fussent fusillés sur place, comme traîtres et rebelles. Nous n'avions rien à dire, nous étions, en effet, officiellement, des traîtres et des rebelles.

Deux officiers supérieurs de chez nous, deux seulement, furent faits prisonniers à des époques et en des lieux différents, le commandant BERNE et le commandant BERTHEZÈNE.

Non seulement, ils ne furent pas fusillés, mais les officiers allemands les prirent sous leur protection leur disant :

— *Tapfere Soldaten !* Vous êtes de braves soldats. A votre place, nous aurions fait comme vous. Les traîtres et les rebelles ce sont ceux qui ne se battent pas pour leur pays !

Puis-je enfin citer le nom du colonel BÖHMLER ? Ancien commandant de compagnie au 3^e Régiment de Chasseurs Parachutistes de la fameuse division Heidrich, le capitaine BÖHMLER tint tout l'hiver les hauteurs du mont Cassin, où la résistance de son régiment fut farouche, mais réussit, au prix de pertes énormes, à ne jamais être enfoncée par les vagues d'assaut, menées avec un courage exemplaire par les Américains et les Anglais.

Il admirait le maréchal JUIN pour sa manœuvre. La paix signée, il voulut le connaître et se présenta à lui, à Rome. Il devint son ami. Il devint aussi notre ami à tous, les anciens du C. E. F. Nous allâmes avec lui parcourir notre ancien champ de bataille du Garigliano et de Cassino, où, dans le recueillement, nous échangeâmes nos mutuels souvenirs.

Le 1^{er} février dernier, le colonel BÖHMLER est venu d'Allemagne assister aux obsèques du maréchal JUIN, il a suivi au milieu de nous son catafalque depuis Notre-Dame jusqu'aux Invalides, à pied.

Telle fut l'atmosphère de cette bataille du Garigliano, tels furent ces soldats. Et pour finir, voici un souvenir plus personnel :

Peu de jours après la percée du 13, nous étions loin déjà au-delà du Garigliano. Ce soir là, le 17 mai, je crois, nous dinions d'un frugal repas, le général JUIN et quelques officiers de son état-major, dans un verger d'oliviers, dans la vallée de l'Ausente. Le crépuscule était admirable, lourd du parfum des orangers en fleurs. Aux derniers rayons du couchant, on pouvait encore apercevoir vers le sud le drapeau du mont Majo, rapetissé par la distance. Le pays était déjà dans les ombres de la nuit, mais lui brillait encore haut sur le ciel, irradié de lumière comme une pierre précieuse. Les lucioles voltigeaient autour de nos visages et de nos assiettes. L'atmosphère était à la gaieté, à la rêverie, on pensait à la France. Je me rappelle avoir dit au général JUIN :

— Tout de même, mon général, votre ordre du jour du 11 mai restera comme une grande chose. A l'époque bouleversante que nous traversons, il n'était pas possible d'écrire un plus beau morceau de littérature française. Il vous conduira un jour jusqu'à l'Académie !

Et j'avais ajouté :

— Les paroles en seront coulées dans le bronze et placées au cœur de Paris.

Le général JUIN avait éclaté de rire, de ce beau rire jeune que nous aimions chez lui :

— Vous parlez comme un poète, mon cher ami, ce sont les lucioles qui vous inspirent. Il y a loin de la poésie à la réalité !

Je lui avais répliqué par le beau vers d'Edmond Rostand dans sa post-face de l'Aiglon :

— « Même quand il a tort, le poète a raison ! »

Le poète a eu raison. Les paroles de l'ordre du jour du 11 mai ont été coulées dans le bronze et placées au cœur de Paris. Elles sont là, devant vous, sur cette plaque.

Grace à vous, Monsieur le Président Paul FABER et à votre prédecesseur Monsieur le Président CHAVANAC, grâce à vous, Messieurs et Mesdames, les Conseillers Municipaux de la Ville de Paris dont le vote unanime a été ratifié par Monsieur le Préfet de la Seine, le nom de la victoire du Garigliano a été donné à un magnifique pont sur la Seine.

A défaut de les lire dans les manuels d'histoire qui sont muets sur ce chapitre et ne prononcent ni le nom du Garigliano, ni celui du maréchal JUIN et ne mentionnent même pas la présence d'une armée française en Italie, les enfants des écoles et bien des adultes avec eux apprendront à en connaître l'existence et à en épeler les syllabes. La gratitude des anciens soldats du général JUIN est immense. Merci !

Pour nous, ce pont du Garigliano va devenir le réceptacle de tous nos souvenirs, le souvenir de nos 8 000 morts de la bataille d'Italie. Ce sont

leur qui l'élèvent à bout de bras vers le ciel comme un arc de triomphe dédié à leur victoire.

Grâce à la Ville de Paris, dépositaire de toutes les gloires de la France, leur mémoire et celle à jamais illustre de notre chef, le maréchal JUIN, *l'Homme du Garigliano*, qui partage ce titre avec BAYARD, lequel combattit aussi sur le Garigliano, au pont de la Via Appia, 440 ans avant lui, seront-elles perpétuées à travers les générations.

Oui, merci à Paris !

**

Monsieur le Maréchal,

Vous reviendrez un jour parmi nous. Nous vous reverrons ici dans l'attitude que vous eûtes le soir de notre entrée à Rome, debout au milieu de la Place de Venise, tenant à la main votre stick qui déjà préfigurait votre bâton de maréchal, assistant à l'inoubliable défilé par rangs de seize de vos légions victorieuses, enturbannées du chèche blanc des jours de fête, scandant leur pas au rythme puissant des cuivres et des tambours, au son aigu des flûtes et des fifres de leurs *noubas*.

Vous vous en souvenez sûrement, Monsieur le Maréchal ; même dans l'autre monde, comment pourriez-vous l'oublier ?

Vous serez là, revenu parmi nous, votre statue sera là, sur ce tertre de l'avenue de Versailles d'où vous dominerez votre Pont du Garigliano.

Notre Président des Anciens du Corps Expéditionnaire Français d'Italie, maître DUBOIS, au corps déchiré comme un drapeau sur le champ de bataille, a déjà demandé que cet emplacement vous soit réservé.

Alors, quand vous serez là, Monsieur le Maréchal, le vœu sacré de vos anciens soldats sera exaucé, notre mission, celle de Paris, celle de la France à votre égard, aura été remplie jusqu'au bout.

36